

Ma langue et moi

Par Pascale Millot

Ma langue et moi, on a toujours été un peu en bataille. À 6 ou 7 ans, je disais à qui voulait l'entendre que quand je serai grande, je serais œnologue, haltérophile ou roturière, sans avoir la moindre idée de la réalité que recouvraient ces mots. Ils sonnaient beau et cela me suffisait. Je voulais *devenir* ces mots. J'étais déjà piégée entre la langue et le monde. Plus tard, les auteurs que j'aimai furent ceux dont les mots sonnaient beau eux aussi. Ma rencontre avec Ducharme et Bérénice Einberg, alors que tout m'avalait moi aussi, fut capitale et me poussa peut-être un peu à traverser l'Atlantique pour voir de plus près « ce pays de neige [où la langue] fait face aux vents qui soufflent de partout/Pour imposer ses mots jusque dans les collèges ». (Ça, c'est Yves Duteil que mon père chantait de sa belle voix de ténor dans notre maison de Picardie).

En arrivant au Québec, j'ai voulu me fondre dans la masse, effacer ces attributs sonores qui me définissaient dès que j'ouvrais la bouche, alors que je fuyais précisément cette identité pesante (on ne s'en va pas vivre à 6000 km du lieu qui nous a vu naître sans avoir quelque chose à fuir). Mais les mots me pointaient du doigt et l'on me renvoyait sans cesse à mes origines, me forçant ainsi à les renier avec véhémence. La France? Non merci. J'étais Québécoise.

Évidemment, personne n'était dupe. Car les nasales me trahissaient et ont continué de me trahir longtemps. J'avais beau pratiquer sans relâche mes « on » et mes « an », je fus longtemps incapable d'obtenir le sandwich au « pain blanc » que je réclamais chez Van Houtte, la serveuse me régaland systématiquement de l'autre voyelle nasale

et de son « pain brun » immangeable. Bref, ma langue, plus que jamais, était double. Et moi avec.

Plus tard, c'est la langue qui m'a permis de m'enraciner au Québec, d'y travailler, d'y aimer, d'y lier des amitiés, d'y faire un enfant, bref, de m'y tailler une vie. Devenue journaliste bien que tout me destinât à la littérature, je dus réapprendre à écrire. Alors que j'avais jusqu'à présent soigné ma langue d'université, écrit deux mémoires, de nombreux travaux, des communications de colloques, alors que j'avais appris à rédiger de manière abstraite, circulaire, ou plutôt spiralée, revenant sur l'idée précédente en annonçant la suivante, résumant, répétant jusqu'à la démonstration finale, il me fallait désormais le faire de façon directe, imagée, intégrant les paroles des autres, décrivant de manière sélective ce qui pouvait servir le propos, bref, concrètement. Il fallait que chaque mot ait son poids, sa nécessité, son supplément de fait. Que chaque mot se voit, qu'il sonne et qu'il informe. « Une idée par phrase » me répétait mon rédacteur en chef de l'époque. Une idée par phrase alors que toute ma formation m'avait amené à développer une idée sur des dizaines de phrases.

Et me revoilà en bataille avec ma langue.

La bagarre prit un tour nouveau quand je fus embauchée au magazine *Québec Science*, pour y réviser et y effectuer des reportages sur des sujets scientifiques. Comment raconter les ondes gravitationnelles, les pouponnières d'étoiles, la neuroplasticité, la sustension électromagnétique ou l'érection explosive du canard? Comment vulgariser (littéralement « rendre vulgaire », donc à la portée de tous) des phénomènes incompréhensibles au commun des mortels? Étrangement, alors que l'on oppose souvent (et faussement) la littérature à la science, le langage scientifique à la langue littéraire (et me revoilà piégée : une littéraire qui parle de science?) — étrangement donc, c'est dans cette « vulgarisation » qu'une partie de ma dualité langagière, sinon linguistique, a trouvé sa résolution. Le journalisme scientifique est en effet (ou devrait être) hautement narratif, à quelques pouces à peine du littéraire. La capacité de raconter y est primordiale si l'on se soucie de son lecteur, et le journaliste doit y user, plus qu'ailleurs, de toutes les ressources de la langue et de

procédés stylistiques variés : images, symboles, digressions, diversité des registres, synonymes, comparaisons, métaphores, etc.

De retour au pays de la littérature, j'enseigne aujourd'hui à des étudiants tétanisés par la complexité de la langue française à exprimer leur compréhension de textes sous la forme de ce type de travail circulaire, spiralé, méthodique, répétitif qu'est la dissertation, revenant en quelque sorte à ce que j'avais laissé il y a de nombreuses années en quittant l'université. Cet usage de la langue, très loin du leur, de ses raccourcis, expressions parataxiques et jargon mixte, leur permettra peut-être d'inventer leur propre usage, leur manière d'écrire, de dire, de parler et d'appréhender le monde. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : choisir les mots qu'il faut pour exprimer son monde. Quitte à bégayer, balbutier, se tromper.

Dernièrement, j'ai retrouvé, chez une amie française vivant à Montréal depuis 5 ans qui, par le plus grand des hasards, s'avère être sa fille, la professeure qui m'avait enseigné l'italien au lycée, à Amiens, en Picardie, il y a 30 ans. Comme chaque fois que je me retrouve en présence de gens qui ont fait partie de mon autre vie, celle d'avant Montréal, ma langue s'enfarge, mon cerveau aussi, et mon accent zigzague dans les méandres de ma mémoire profonde. Moi donc qui, après toutes ces années, me targue d'avoir gommé mon accent pointu, voilà que j'accentue (justement!) de nouveau les nasales, que les e muets s'imposent, que les diphtongues s'évanouissent et que, sans que j'y puisse rien, ma bouche s'arrondit en cul de poule afin de redevenir apte à « bien *perler* ». Cet étrange phénomène que les neurologues sauraient sûrement expliquer s'accompagne d'une forme de dédoublement alors que je m'écoute simultanément parler comme une autre, de la même manière que je communiquais par téléphone avec mes parents dans les premiers temps de mon expatriation et que me répondait leur silence médusé habité de muettes questions pourtant bien audibles : « Mais qui est cette fille avec cet accent? Mais qu'est-il arrivé à notre fille pour qu'elle change ainsi de voix, d'intonation, d'identité? »

Or donc, je prenais l'apéro avec mon ancienne prof d'italien, mon accent zigzaguant dans les méandres de ma mémoire profonde, quand son petit-fils, jusque-là silencieux dans le salon, fit son entrée dans la cuisine et déclara: « C'est drôle, la dame elle parle moitié *chti*, moitié québécois ». Dans l'hilarité générale, me voilà de nouveau démasquée, double, tiraillée entre moi et l'autre, entre l'ici et l'ailleurs, entre le passé et le présent. À moins que, comme me le fit justement remarquer l'amie en question, cette autre et moi ne soient qu'une, la dualité linguistique ne reflétant au fond que la nature intrinsèquement compliquée de mon être pétri de doutes, déserté par les certitudes, inapte à se fixer, à s'asseoir dans la pérennité. À choisir entre un usage de la langue et un autre. Entre un continent et un autre. Entre la littérature et la vie.



Pascale Millot est journaliste et professeure de littérature et de français au cégep Édouard-Montpetit. À titre de journaliste, plusieurs de ses reportages ont été primés par l'Association des Éditeurs de magazines du Québec et par la Fondation nationale des magazines canadiens. Au cours de sa carrière, elle a notamment été rédactrice en chef adjointe du magazine *Québec science* et écrit pour *Le Devoir*, *L'actualité* et *La Presse*. Son portrait de l'écrivain Réjean Ducharme¹ est un des derniers grands reportages portant sur l'écrivain décédé récemment.

Photo : Marie-Reine Materra

¹ Voir <http://lactualite.com/culture/2000/04/15/rejean-ducharme-enquete-sur-un-fantome/>